J.A. 1000 Lausanne 9

LA DISTINCTION 6

SOCIALE — POLITIQUE — LITTERAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

« Strc prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

3 juin 1988
paraît six fois par an

De la BD à la sculpture romane

De François Bourgeon, tout le monde a lu *Les Passagers du Vent*. Cinq épisodes bien ficelés qui se lisaient comme une épopée et réussissaient le difficile mariage du détail historique précis et de la qualité de l'intrigue. Ce récit était le premier d'un genre qui s'est tant développé par la suite — et souvent médiocrement — que toute la BD semblait s'être mise à historiser, comme on herborisait jadis. Une fois le truc attrapé, il suffisait de coller un scénario, même nullard, dans un décor accumulant les détails oiseux pour réaliser des ventes honorables. Bourgeon, s'il n'avait pas été un véritable créateur, aurait parfaitement pu continuer sur sa lancée, s'assurant ainsi une rente, confortable certes, mais un peu triste pour ceux qui l'appréciaient.

Il n'a pas lâché le genre, qu'on se rassure, mais il a donné à ses récits une tonalité qu'on ne trouvait pas dans *Les Passagers du Vent*, dont le fond était durement réaliste : celle du fantastique. Ses héros, évoluant cette fois dans le cruel paysage de la Guerre de Cent-Ans (1337—1453, tas de béotiens), semblent traverser leur temps comme dans un panoramique au cinéma: c'est une vue d'ensemble, une base de départ, mais ce n'est pas là que ça se passe. Des failles dans le décor, soigneusement construites, les font basculer dans des ondes qui n'ont plus rien de réel, sinon l'usage de la violence, toujours latente, souvent centrale, et une pointe d'érotisme, qui n'est pas pour déplaire à ceux qui, comme moi, sont devenus adultes en même temps que la BD[1]. Bref, un moyen-âge finissant plutôt du côté de chez les farfadets et les lutins.

Les Compagnons du Crépuscule sont un étrange et attachant groupe errant, constitué au hasard des rencontres d'un chevalier solitaire, traînant derrière lui une faute qu'il ne parvient pas à expier, d'un valet de ferme, Anicet, plutôt joli garçon, mais trouillard et parfaitement indigne lorsqu'il s'agit de faire preuve d'un peu d'esprit de décision et d'une rousse et ravissante Mariotte, qui n'hésite pas, elle, à cogner lorsqu'il le faut. Ils quittent maintenant les mondes de forêts ou de rivages, propices à l'irruption de l'extraordinaire, au détour d'un sommeil.

Bourgeon réintègre sa peau de réaliste au détail qui touche, dans la trame d'un récit qui prend aux tripes. Avec *Le Dernier Chant des Malaterre*, prochain épisode, déjà publié dans *(à suivre)*, voici les trois épaves en ville, dans un fouillis de trognes bien médiévales, de bateleurs magiciens, de pèlerins fous et de puissants qui agissent dans la pénombre. Violence, toujours, mais jamais de voyeurisme : découpant ses cadres, variant ses plans, il dit tout et ne montre (presque rien); du cul, bien sur, mais sur un ton de gaudriole, qui ne le rend jamais ostentatoire; et des trouvailles de langage qui font qu'on croit entendre ces gens parler «médiéval», alors qu'ils usent d'un joyeux argot plutôt contemporain et qu'ils pensent comme nous.

Une réussite totale, à mon sens, et qui ravira les (rares, je crains) lecteurs de *La Distinction* qui, comme moi, se régalent de sculpture romane. Car c'est là que le dessinateur a pris son inspiration, dans la mauvaise part des tympans du Jugement, celle où les damnés, nos frères humains, grimacent et se tordent, où les supplices abondent et les diables ricanent. Aux chapiteaux monstrueux et explicites que ne montrent jamais les ouvrages sur «L'Art Roman»[2], dans l'esthétique médiévale du torche-cul et du rire éclatant toujours voisin de la mort, qui fait que nous aimons Rabelais et François Villon comme un morceau de nous-même.

J.-C. B.

François Bourgeon
Les Compagnons du Crépuscule
Le sortilège du Bois des Brumes
Casterman,1984, 48 p., Frs 20.50
Les yeux d'étain de la ville glauque
Casterman,1986, 63 p., Frs 20.50
Le Dernier Chant des Malaterre
Casterman, à paraître

[1] Ayant appris à lire dans *Tintin*, ce n'est pas sans une trouble joie que j'ai découvert, adolescent, *L'Echo des Savanes*, première manière, pardon, où Brétecher, Gotlib et Mandryka s'en donnaient à coeur joie, faisant exploser les tabous et l'autocensure qui dominaient alors planches et bulles.

[2] Evidemment, ils sont pratiquement tous faits par des curés ou par des vrais esthètes et tout ceci n'est ni très religieux ni très joli.

Un corbeau, Jules Renard et Fred

Le journal de Jules Renard lu par Fred est un chef-d'œuvre de collaboration. Surtout qu'elle est posthume.

Fred nous dessine l'ami Renard en ballade, accompagné d'un corbeau parlant. L'écharpe et de rigueur : le vent du nord sévit. L'humour grinçant est sarcastique de Renard s'y ajoute, la chair de poule adhère à l'âme aussi.

Pas à pas, le promeneur presque solitaire distille ses «bons mots», pensées désillusionnées, acérées et cyniques qui n'épargnent même pas leur auteur.

C. P.

Le Journal de Jules Renard lu par Fred
Flammarion, Roman BD, 1988, 139 p., Frs 21.–

La créature

Ce livre présente un tel mélange de rationnel et d'irrationnel qu'il est difficile de le résumer. L'action se déroule en 1736, dans le sud-ouest de l'Angleterre. Un des personnages – et de loin le plus mystérieux– a disparu. Il s'est volatilisé dans une grotte du Devon. Un juriste est chargé de le retrouver et il mène, avec une certaine rudesse, une enquête des plus surprenantes. C'est une fable, assure l'auteur. Et il nous entraîne dans une des ces fantastiques histoires dont il a le secret. Mais là, il se surpasse. Ceux qui ont lu ses précédents livres, entre autres *Le mage, L'amateur* et *Sarah et le lieutenant français*, comprendront. La créature, ancienne prostituée à Londres et maintenant adepte fervente d'une secte, est bien sûr au centre du livre. Et à la fin, nous apprenons (enfin une certitude ?) qu'elle donne naissance à la fondatrice des Shakers, secte «d'illuminés» en rupture avec l'Eglise.

J. R.

John Fowles, ***La créature,*** *Albin Michel, 1987, 507 p., Frs 41.90*

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 204
1000 Lausanne 9
Abonnement :
dès Frs 10.–
au CCP 10–220 94–5
Prix : Fr 2.–

Collaborèrent au numéro:
M. Anex, A. Clavien
J.-C. Bourquin, C. Gut,
C. Pahud, J. Reymond,
C. Suillot, J.-P. Tabin

L'Institut prend l'apéro et reçoit le vendredi de 17h00 à 19h00 à la librairie *Basta !!!*

Nous poursuivons notre anthologie des plus grands rhéteurs et stylistes romands. Toutes les propositions de nomination seront les bienvenues.

«C'est cette discussion politique qui est escamotée. En premier lieu par des acteurs jeunes, et pourtant politiquement déjà vieux, pressés de se mettre en scène pour tourner le scénario d'un film consacré à un plan de carrière dont le premier acte aurait l'odeur supposée des pavés.»

Charles-André Udry
in *La Brèche*, 29 avril 1988

«L'intérêt du personnel des services publics est mis en cause de manière essentielle. C'est pourquoi les autorités vaudoises devraient être prudentes. A trop vouloir manier la carotte et le bâton, elles risquent de recevoir en retour le coup de pied de ceux qu'elles prennent pour des ânes.»

Syndicat des Services publics
tract d'avril 1988

«Le sport d'élite amène le développement du sport en général. Je suis convaincu du pouvoir d'émulation du sport spectacle. Mieux vaut cela que la drogue pour nos jeunes.»

Pierre Schwitzguébel,
radical absolu
in *24 Heures*, 23 avril 1988

« Mon départ est dans la logique des choses dès lors que l'autorité naturelle, souvent plus importante que celle conférée par la loi, n'est plus largement reconnue. C'est dans cet esprit que, sereinement et démocratiquement, j'ai pris acte du verdict populaire au mois de novembre dernier. »

Raymond Junod, démissionnaire
in *24 Heures*, 13 mai 1988

DES «TETES» LISENT
LA DISTINCTION
VOUS CHASSEZ ?

Les authentiques leaders d'opinion de bistrot lisent *La Distinction*. Ils occupent pour la plupart des fonctions. Ce sont des cadres, dans leur genre. Des dirigeants, en somme. Exactement ceux que vous cherchez à atteindre.

PASSEZ UNE ANNONCE DANS *LA DISTINCTION*.
PRIX MODIQUES, EFFETS MEDIATIQUES

(Publicité)

Du roman-fleuve

Vous aimez les romans-fleuves ? Je ne parle pas, évidemment du *Don Paisible* ou de *En remontant le Mississippi*, mais de ce genre de récit qui fut une spécialité française de l'entre-deux-guerres et qui développe son intrigue sur 15, 25 ou 30 ans. En général, avec ce genre d'ouvrages, il n'y a pas de demi-mesure : on croche ou on décroche, on s'irrite des longueurs (c'est un roman-**fleuve**, n'est-ce pas), on a peine à suivre, ou on saute franchement (c'est ce que je fais). Des personnages disparaissent pour ressortir de leur oubli au volume 21, alors qu'ils n'avaient eu droit qu'à une ligne en fin de chapitre au volume 3, c'est énervant ou au contraire, on y goûte l'habileté de l'écrivain, qui a réussi à ne pas nous faire totalement oublier ce personnage qui, naguère secondaire, s'agite maintenant au centre du récit. Le modèle du genre, qui a eu de nombreuses rééditions, c'est *Les Thibault*, de Roger Martin du Gard[1].

Lors d'un passage dans ma librairie favorite (qui est aussi la vôtre, Distingué Lecteur, sans doute…) je suis tombé sur une série impressionnante de bouquins, au rayon des occasions (le rayon des occasions de ma librairie favorite recèle parfois de véritables perles et mérite toujours un coup d'œil[2]); treize volumes de jolie épaisseur (500 pages en moyenne); un auteur, Jules Romains, que je connaissais, pour avoir lu et relu *Les copains*[3] . J'ai hésité quelques instants puis, j'ai renoncé : la série n'était pas complète ! Car c'est bien de quatorze volumes et de vingt-sept tomes que se composent *Les hommes de bonne volonté*. Mon libraire favori (qui est toujours attentif à ce qui traîne au rayon des occasions de ma librairie favorite) a fini par retrouver le bouquin manquant et j'ai pu me lancer, sans trop d'illusions (qui jurerait de tenir le coup, au premier chapitre du premier tome, alors qu'il sait qu'il lui reste encore 6990 pages à lire pour arriver au bout).

Cependant, par un de ces hasards objectifs qui font que parfois l'existence prête à sourire, alors qu'on attend son bus, j'avais lu, dans l'intervalle qui a séparé ma découverte de la série incomplète et sa reconstitution dans son intégralité, quelques *Digressions* de Bernard Frank (dans *Le Monde*, le mercredi, à ne pas rater) dans lesquelles il disait le plus grand bien de ma trouvaille, la dégustant comme on apprécie un vin de Bordeaux[4]. Comme c'est lui qui m'avait mis sur la trace de Jean Echenoz et de Herbjørg Wassmo (dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir ici il y a quelques mois), c'est avec moins d'appréhensions que je me suis lancé à l'eau.

Et bien, je peux le dire, j'aime les romans-fleuves : je n'ai pas décroché un instant (sinon pour faire du saute-chapitre lors de trop pensantes excursions philosophico-politiques). Le roman commence le 6 octobre 1908 et s'achève le 7 octobre 1933[5], il apporte un témoignage unique sur une période, pas trop bien vue, trop mal connue, celle de la IIIe République, bien assise, grassouillette, avec ses politiciens radicaux et ses scandales mondains. Mais surtout avec, béantes, les ruptures et les mutilations de ce qu'on appelait alors La Grande Guerre, faute de savoir qu'elle n'était, hélas, que la première des guerres mondiales.

Mais évidemment cet intérêt historique est trop sectoriel pour pouvoir affirmer qu'on tient là un grand roman (au sens figuré! au sens propre, pas de doutes): tout le monde ne s'intéresse pas à l'histoire… Il faut alors souligner la qualité des émotions qui parcourent certains chapitres, où les personnages se trouvent mis à nu, dans leur sensibilité, lors de situations que l'on pourrait bien transposer telles quelles dans notre époque; dire aussi combien la technique qui préside à la grande construction n'est jamais pesante, jamais trop visible, et qu'on va sans peine d'un chapitre à l'autre comme on peut visiter un chef d'œuvre de l'architecture (faites votre choix) sans jamais sentir qu'il y a là derrière un travail d'ingénieur, aussi important que celui de l'architecte.

Faut-il en dire plus? Je soulignerais pour ma part combien les discussions — parfois pourtant un peu longues — sur les problèmes que pose l'engagement politique m'ont plu, par leur finesse analytique et la discrétion avec laquelle l'auteur évite de prendre trop nettement parti (il était plutôt socialiste jaurésien, pour

autant que cela veuille dire quelque chose). Autre chose? L'extraordinaire éventail de relations amoureuses qui se déploie tout au long du texte : de la fidélité conjugale la plus stricte, la plus négociée, aux extravagances combinatoires de la partouze aux perversités multiples; de la bluette de post-adolescents aux hypocrisies du brasseur d'affaires, il me semble que peu de comportements échappent à l'œil de Jules Romains, qui reste, qu'on se rassure, bien pudique : tout ceci a été écrit entre 1930 et 1946 !

Bien, mais pourquoi donc est-ce que je me fends d'un papier sur un bouquin paru il y a une quarantaine d'années et que je n'ai trouvé que par hasard, au rayon des occasions de… etc ? Parce que Le*s hommes de bonne volonté* viennent d'être réédités, chez Robert Laffont, dans la collection *Bouquins*, si agréable au toucher[6] : ceci explique les allusions de Bernard Frank dans *Le Monde*, ceci explique cet article-ci, dans *La Distinction*. Si alors les romans-fleuves ne vous font pas peur, si vous vous apprêtez à partir pour des vacances lettrées, pas d'hésitation, vous tenez ici de quoi occuper votre temps libre… *J.-C. B.*

Jules Romains
Les hommes de bonne volonté
Laffont, Bouquins, 1988
2 volumes, 2700 p., Frs 78.–

[1] Publié par Gallimard, une édition de poche (Folio) et un volume dans La Pléïade, pour les fétichistes du beau volume.

[2] Ainsi une édition originale du *Silence de la Mer*, il y a quelques mois.

[3] J'ignore si cette merveille de la littérature rablaisienne est toujours disponible, mais en tous cas, c'est à lire.

[4] De l'intérieur, évidemment.

[5] Evidemment…

[6] Mais d'une difficile lisibilité, parfois, il me semble que les pages sont juste un peu trop larges pour supporter un texte en une colonne, mais trop étroites pour avoir deux colonnes : résultat, du début à la fin d'une ligne, l'oeil se perd et il faut un effort pour poursuivre sa lecture.

«Tu me vois boire six verres d'eau à l'apéritif ?» [1]

Nous sentons bien ce qui nous sépare des Français, même de ceux qui viennent de la «France voisine». Nous voyons bien que, passée la frontière, les gens, l'espace, le paysage (au sens large) diffèrent de notre environnement habituel. Il faut pourtant un effort d'attention et d'observation supplémentaire pour savoir où exactement se logent ces différences.

Ainsi du bistrot. Chez nous, un comptoir (offert par Cardinal), réfrigérant et encombré de verrerie, des tables avec en général quatre chaises autour, un garçon de buffet et «la» sommelière, objet bien malgré elle des concupiscences masculines, souvent rurales… Un espace plutôt vaste, dans lequel on circule, pour aller pisser, tirer des cigarettes à l'automate, ou rejoindre la table des copains, là, au fond, derrière le pilier. On y discute en cellules restreintes, à 2, 4 ou 6 et il est rare, même (surtout) lorsqu'il y a peu de monde, qu'on y tienne une conversation générale (ah, ne jamais parler «pour ne rien dire»)[2].

En France, rien de cela. Au contraire: un espace restreint, tout en verticalité, celle des consommateurs debout; pas ou peu de tables (le café y est, d'ailleurs, beaucoup plus cher), pas de regard sur les fesses de la sommelière, y a pas de sommelière, y a juste le patron, debout lui aussi, qui de temps en temps passe un torchon pour faire briller le véritable centre du bistrot, le zinc, lieu des échanges tant gustatifs (« Patron, un Côtes ! ») que verbaux.

Bref, chez nous, on s'assied pour boire son verre, seul ou accompagné, dans un coin confortable, pour entretenir une conversation forcément intime. En France, on s'appuie un ballon, debout au milieu d'une discussion qui a toujours lieu (sinon pourquoi aller au bistrot ?) et qui, publique, tend à l'universalité puisque même si on en a rien à cirer on entend, et celui qui parle sait qu'on entend, ce qui n'est pas sans influer sur son discours, souvent ampoulé et normatif.

Cette distribution si particulière de l'espace et l'utilisation sociale qui en est faite, ont fourni à François Caradec matière à un délicieux et tordant volume. *La Compagnie des Zincs*[3] dont le titre, lui seul, est tout un programme. Dans la veine du grand Queneau, infatigable ethnologue de la France du discours, il a attrapé au vol les situations, les échanges, les réflexions qui entourent et structurent le *French way of drinking* et dont le potentiel humoristique et la profonde dimension humaine mettent le lecteur dans un état de jubilation intérieure rare (et parfois de fou-rire irrépressible)[4].

Egzemple: « Quand j'pète, faut bien reconnaître que c'est pas du Mozart. Mais Mozart, faut bien reconnaître aussi, c'est pas non plus du Wagner! »

Quel amoureux de grande musique, d'ethnographie spontanée et de jeux de langage résisterait un instant à une telle proposition ? Caradec n'en reste cependant pas à la citation sonnante, il remet en situation ses dialogues et consacre un œil particulièrement aiguisé à l'environnement dans lequel ils se déroulent: sa description du «chien du patron», ou celle de l'effet produit par l'entrée de l'aveugle, qui comme tout le monde vient boire son coup, sont de véritables perles littéraires, trop longues, hélas, pour être citées ici.

Achetez Caradec, et lisez la différence…

J.-C. B.

François Caradec
La Compagnie des Zincs
Ramsay, Demi-mots
1986, 128 p., Frs 21.–

[1] N'y a plus de pastis !

[2] On (re)lira à ce propos les pages géniales de Chessex, Jacques, dans *Portrait des Vaudois*, qui mériteraient, et je le dis comme je le pense, ceci n'est pas un gag, de figurer dans une anthologie de l'observation naturaliste intelligente.

[3] Bon je sais que c'est tard pour en parler, m'enfin, je ne l'ai déniché que la semaine dernière…

[4] Au contraire de ce que fait Gourio, dans ses *Brèves du Comptoir*, paraissant naguère dans le défunt *Zéro* et maintenant dans l'actuel avatar d'*Hara-Kiri*, *Professeur Choron* (en vente partout). Gourio n'est que drôle, Caradec lui touche à la philosophie, comprise dans son sens le plus noble.

(Annonce)

Expositions

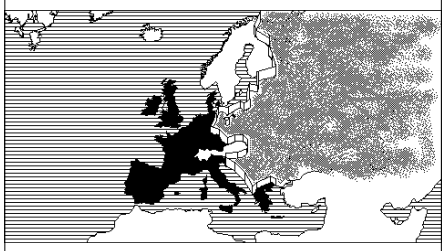
I. Carles-Tolra
Dessins

Vernissage le jeudi 9 juin à 17h00 (jusqu'au 18 juin)

Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne

Vernissage le vendredi 24 juin à 17h00 (jusqu'au 16 juillet)

Dis papa, c'est encore loin, l'Europe ?



La face cachée…

En 1843, le Marquis de Custine publiait un ouvrage, *La Russie en 1839.* qui eut grand retentissement puisqu'il fut édité à plus de 200 000 exemplaires. Il y exprimait quelques opinions définitives comme celles-ci:*«On peut dire des Russes, grands et petits, qu'ils sont ivres d'esclavage.* (…) *Plus je vois la Russie, plus j'approuve l'Empereur lorsqu'il défend aux Russes de voyager, et rend l'accès de son pays difficile aux étrangers. Le régime politique de la Russie ne résisterait pas vingt ans à la libre communication avec l'Occident de l'Europe.»*

Emotion sur les bords de la Neva, où l'on savait lire, contrairement aux jugements du marquis. Un certain Khomakiov[1] lui répondit donc : *«Plus d'une fois l'Europe a su montrer de la compassion même pour des peuplades sauvages, qui lui étaient parfaitement étrangères et qui n'étaient liées à elle par aucun lien de sang ou de parenté spirituelle.* (…) *Il est étrange que seule la Russie, semble-t-il, jouit du privilège d'éveiller les pires sentiments dans le cœur de l'Européen.»*

Le ton était donné. Ce dialogue de sourds, qui avait commencé bien auparavant, se poursuit jusqu'à nos jours, avec des hauts et des bas, entre l'occident et l'orient de cette presqu'île somme toute plutôt petite qu'on appelle Europe. Bien sûr, il y avait quelques coupures objectives passant par là : l'orthodoxie, chrétienté différente; la slavitude, groupe linguistique original; un climat difficile et une économie précaire. Mais du point de vue du couchant, on ne veut voir «là-bas» qu'un marais obscurantiste, dirigé d'une poigne de fer par une autorité tyrannique, mais méritée. Certes les limites de cette *despotie* plus ou moins permanente peuvent fluctuer, de la Russie tsariste aux «démocraties populaires» de l'après-guerre. Le schéma de perception reste le même, largement partagé encore aujourd'hui, notamment du fait de la guerre froide qui amalgama dans les esprits toute cette région, si variée, dans un unique «empire du mal»[2]. Et de faire comme s'il n'y avait que de vagues humanités asiates de l'autre côté de ces frontières européennes que nous définissons comme elles nous arrangent intellectuellement.

En face, attristé d'un tel mélange d'ignorance et de mépris, on balance le plus souvent entre deux attitudes. D'une part une pleurnicherie permanente sur *«l'Europe qui nous a oubliés»*, beuglée sur tous les tons, forme le leitmotiv des fins de soirées éthyliques, culpabilisant le voyageur et nourrissant quelques illusions nostalgiques sur l'entre-deux-guerres, les puissances impérialistes, voire la chrétienté médiévale. D'autre part, une tendance au repliement, au rejet de ce qui vient de l'Ouest, à la valorisation des aspects les moins réjouissants de la vie à l'Est. Plus sensible en Russie que dans les autres pays de l'Est, parce que plus ancienne, cette idéologie a connu par exemple dans les années vingt une concrétisation pittoresque sous la forme du *touranisme*[3], idée selon laquelle les peuples slaves, finno-ougriens, turco-tartares, mongols et mandchous[4] partagent une identité commune, bien distincte de la culture européenne. Il ne s'agit pas seulement d'une anecdote historique : en soulevant le couvercle de la chaudière soviétique, Gorbatchev fait aujourd'hui s'exhaler, et nombreux, de tels remugles pestilentiels.

Ces états d'esprit ne peuvent que susciter à leur tour le sentiment occidental de supériorité (*«ils sont bien malheureux»*; variante critique : *«ils se font des illusions sur l'Ouest»*) ou la crainte («ils sont nationalistes comme des poux»). Et la spirale peut ainsi reprendre… Et l'on continue de parler du «camp» socialiste, comme s'il y avait pas autant de différences entre la Hongrie de Kádár et la Roumanie de Ceaucescu, qu'il n'y en avait entre le Portugal de Salazar et la Suisse de Nello Cellio…

Heureusement, quelques premières problématiques balbutiantes – droits de l'homme, antimilitarisme, écologie, bientôt peut-être revenu minimal garanti – sont enfin posées en des termes qui dépassent la logique des blocs, facilitant aussi, il faut le relever, les contacts entre les oppositions des différents pays de l'Est, jusqu'alors très isolées.

De plus en plus nombreuses sont les voix pour *«montrer qu'il se passe quelque chose et qu'il y a des êtres humains qui vivent à l'est de l'Europe»*. Ainsi parle, même si certains articles vous font parfois grimper les murs, la revue *L'autre Europe*, où l'on apprend par exemple que chaque 8 décembre, jour anniversaire de sa mort, il y a à Prague une manifestation «lennoniste»; où l'on découvre que dans une usine de Togliattigrad *«sur les 1 600 000 culbuteurs fabriqués pour des pièces détachées, on en a sorti de l'usine 1 116 571»*; où l'on traite des plus fortes minorités nationales d'Europe : les Hongrois de Roumanie et les tziganes; où l'on s'intéresse à la sanglante «naturalisation» des Turcs de Bulgarie.

Bien sûr cela est moins spectaculaire que de pérorer à longueur de pages sur l'*Homo sovieticus*, une nouvelle race d'esclaves…

C. S.

[1] A. Khomakiov *Les opinions des étrangers sur la Russie*, 1845, cité dans *L'autre Europe*, n° 7-8.

[2] Ronald Reagan. Enfin, attribué à Ronald Reagan.

[3] Dont le grand défenseur fut le prince Nicolas Serguéïevitch Troubetskoï, par ailleurs fondateur de la phonologie moderne, ce qui prouve une fois de plus qu'un grand scientifique peut comme tout le monde délirer à ses heures. Vive Tryphon Tournesol !

[4] Ce qui correspond à peu près, on l'aura reconnu , aux frontières de l'empire des tsars.

[5] A. Berelowitch, in *L'autre Europe*, n°14

Les huit merveilles du socialisme réel

1. **Il n'y pas de chômage mais personne ne travaille**
2. **Personne ne travaille mais le plan est rempli**
3. **Le plan est rempli mais il n'y a rien à acheter**
4. **Il n'y a rien à acheter mais on trouve de tout.**
5. **On trouve de tout mais tout le monde pille**
6. **Tout le monde pille mais rien n'a été volé**
7. **Rien n'a été volé mais impossible de travailler**
8. **Impossible de travailler mais il n'y pas de chômage.**

Cité in *L'autre Europe* n° 11-12

Sun Tzu dit: *«Pour vaincre, connais ton adversaire»*

Ordre et autorité, inégalité et hiérarchie, nationalisme, intégrité et identité nationales, décadence, xénophobie si ce n'est pur racisme, anti-intellectualisme, obsession du complot (maçonnique, juif, communiste ou des «200 familles»), mystique des petits contre les gros, voire anticapitalisme, référence constante à une histoire souvent très revisitée. Voilà le socle, le noyau dur des refus et des fantasmes communs à toute l'extrême-droite française.

Après avoir recensé les «valeurs» de base généralement admises, Ariane Chebel d'Appolonia dresse l'inventaire «des» extrêmes-droites, depuis les ligues qui naissent de l'agitation anti-dreyfusiste jusqu'à l'actuel Front National de Jean-Marie Le Pen, attentive aux originalités et aux spécificités parfois irréductibles.

L'étude est menée dans une optique historienne, heureusement. L'extrême-droite, en effet, ne fleurit pas dans le désert. C'est une idéologie de réaction, même lorsqu'elle se proclame révolutionnaire. D'où l'importance à accorder aux conditions historiques dans lesquelles elle naît, contre lesquelles elle réagit, et qui expliquent souvent l'abandon, le renouveau, l'évolution ou l'apparition de certains thèmes de combat.

Un inventaire bien fait, un index et une bibliographie choisie : bref, ce livre sera un très utile manuel pour se retrouver dans le labyrinthe des extrêmes-droites.

Dommage que l'auteur pèche par des conclusions très banales. Relever que le succès d'une extrême-droite coïncide souvent avec un contexte de crise, ce n'est pas vraiment une découverte. Estimer que ces mouvements ont montré, jusqu'à présent, leur incapacité à réellement durer, la pauvreté de leurs propositions et leur indigence doctrinale les condamnant à surfer sur les vagues d'une crise pour retomber lorsque les inquiétudes et les conflits sociaux s'apaisent, c'est attribuer l'échec politique à la pauvreté doctrinale. Une analyse qui aurait fait sourire le brave Adolf. Quant à la discussion byzantine sur la question de savoir qui, dans les extrêmes-droites françaises actuelles, mérite l'étiquette «fasciste», «pas-fasciste» ou «néo-fasciste», elle n'est pas d'un intérêt évident, d'autant que ces qualificatifs sont très mal définis.

D'un point de vue historiographique, ce livre remet en cause – ou complète – le schéma, fameux, des trois droites, cher à René Rémond. Ce dernier distingue trois traditions dans la droite française: légitimiste, orléaniste et bonapartiste. Il a toujours refusé d'admettre que le début du XXe siècle voyait, avec la naissance de l'Action Française, l'apparition d'une quatrième droite de type nouveau. C'est au prix de difficiles contorsions intellectuelles que Rémond fait d'elle un avatar tantôt de la tradition bonapartiste saupoudrée d'un zeste de légitimisme, tantôt de la tradition légitimiste coupée d'un quart de bonapartisme. Or, et ce livre le montre bien, à côté d'une extrême-droite légitimiste résiduelle, à côté de groupuscules authentiquement fascistes sans réelle assise sociale (resterait à régler le cas du PPF de Doriot…), le XXe siècle a vu l'apparition, en France, d'une droite archétypale nouvelle, que l'on pourrait nommer «national-populisme» (Michel Winock). Défiant les représentants officiels du parti conservateur, entamant l'audience de l'extrême-gauche, cette droite se distinguerait du bonapartisme par le recours systématique au bouc émissaire. D'où la place centrale du racisme dans son système de valeurs. Les péripéties de la récente campagne électorale française semblent bien confirmer la validité d'une telle typologie.

A.C.

Ariane Chebel d'Appollonia
L'extrême-droite en France
De Maurras à Le Pen
Bruxelles, Complexe, 1988
446 p., Frs 19.80

L'autre Europe

L'Age d'Homme, derniers numéros :

La Russie et l'Europe, n° 7-8, nov. 1985, 186 p., Frs 23.–
Vivre à l'intérieur, n° 9, mars 1986, 138 P., Frs 18.–
Minorités, n° 10, août 1986, 153 p., Frs 18.–
Trente ans d'oppositions, n° 11-12, 1986, 199 p., Frs 22.–
Sociologies à l'Est, n° 13, 1987, 151 p., Frs 19.–
URSS – Gorbatchev, n° 14, 1987, 179 p., Frs 22.–

Et si l'on «posait un acte»?

Actes de la recherche en science sociales, c'est la revue de mon ami Pierrot. Depuis 1975 en effet, régulièrement, Bourdieu, ses copines et ses copains donnent leurs actes en pâture à un public avide de sociologie pensée. Avec, pour faire bien (et sans supplément de prix), à la fin de chaque numéro, des *Résumés*, des *Summaries*, des *Zusammenfassungen* et des *Resumenes* qui vous permettent d'apprendre les langues sans effort.

Cette revue est plus ou moins intéressante, plus ou moins bien faite. Suivant les numéros. Il y en a des qui sont emmerdants comme la pluie (mais une pluie qui aurait compris ce que mouiller veut dire), et d'autres qui sont très bien. Vraiment.

Le petit dernier de la bande à Boubou est de ceux-ci. Il s'intitule « 46 % des Français se placent au centre… avec le CDS *dans l'opposition prouvez-le !* », et analyse le «marché» politique en France. De la construction de l'électorat socialiste à l'origine sociale des leaders du PCF, de «L'heure de vérité» aux jeux de mots signifiants qui se cachent sous le titre de «C'est Reagan qui a coulé le billet vert», on dévore ce numéro avec une jubilation intellectuelle sans mélange. D'autant qu'un pastiche du débat Fabius-Chirac vient à point agrémenter cette lecture d'un divertissement bienvenu. En voici un petit extrait:

Ricrac— Vous intéressez-vous à la jeunesse ?

Paplus— Oui.

Ricrac— Donnez des preuves, des chiffres.

Paplus— Voilà. J'ai deux enfants.

Ricrac (*fredonnant*)— …Mon pays est Paris…

Paplus— Je ne vous ai pas coupé, alors arrêtez de me couper.

Le présentateur— Vous avez la parole, Monsieur Paplus.

Paplus— J'ai deux enfants. Deux jeunes enfants et je connais le problème de la jeunesse française. Je conçois leurs difficultés et, comprenez, je veux donner tous les atouts pour qu'ils réussissent.

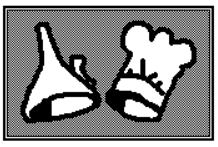
Ricrac— Donnez-lui ceci (*il sort de sa poche un mouchoir; Paplus pleure*). Après, vous direz que vous n'avez pas d'aide de la droite.

Paplus— Vous voyez ce que je fais de l'aide de la droite (*il se mouche bruyamment dans le mouchoir*).»

En plus, cette revue, on la trouve toujours dans les meilleures librairies et le libraire se fait un plaisir de vous expliquer ce que d'aventure vous ne pigeriez pas ! Lire *Actes de la recherche en science sociales*, c'est déjà une manière de se distinguer. L'acheter dans les meilleures librairies, c'est **être** distingué.

J.-P. T.

Actes de la Recherche en Sciences Sociales
no 71/72, mars 1988
145 p., Frs 21.90



Toqué, le Chef

TRESSONS DES COURONNES AU SAUMON

(ET SOYONS LES ROIS D'UN SOIR)

Allez à la pêche (le libraire connaît des coins). Ramenez-en un saumon et une limande-sole, si possible déjà découpés en fines tranches de moins d'un centimètre d'épaisseur. Vu que 200 grammes de chaque c'est bien suffisant, rejetez le reste à la mer. Profitez de ce voyage pour cueillir une bonne poignée d'œufs d'esturgeon ou de lump. A propos, saviez-vous que le bon Karl, un jour assis à une table d'hôte, très mécontent de trouver du faux caviar dans son assiette s'écria: « *Des lumpen !* », ce que prirent mal les prolétaires assis à sa table ?

Etalez les tranches de poisson sur une planche, puis ciselez-les en fines bandes d'un centimètre de côté environ. Ensuite, tressez ces bandes en rond, avec amour et attention (une blanche, deux rouges, ou le contraire), de façon à former une couronne. Faites-en une par personne, et cuisez au four l'espace de quelques minutes, sur une plaque préalablement huilée.

Avant de servir, décorez le centre de la couronne avec le caviar ou le lump, éventuellement accompagnez d'une fine sauce au persil ou au poivron vert, et servez.

C'est bon, et cela permet de chanter, lorsque descend le soir sur notre bonne république (et tandis que l'on déchire des couronnes à belles dents): *« Sur saumon quand le soleil… ».*

Le Maître-Coq

Un bréviaire linguistique

Au monde des préjugés, il en est de particulièrement tenaces : ceux qui ont trait au langage en général et aux différentes langues en particulier. Ce petit abécédaire vient à point pour les réfuter un à un.

De même qu'il n'y a jamais eu de «frontières naturelles», de «races pures» et autres fantasmes du XIXe siècle, il convient de rejeter toute idée de hiérarchie entre les langues (la «clarté» du français, l'«absence de grammaire» du chinois, les langues «primitives»). La pureté des langues ressemble à la pureté des races. Inexistante (toutes les langues sont métissées, de l'anglais au swahili), elle sert d'idéal obsessionnel au plus absurde de tous les combats : la résistance au temps qui passe, le refus du changement. Le français s'est constitué au XVIe siècle par des emprunts massifs à l'italien et aux langues régionales. Il avale encore aujourd'hui, mais ne digère plus : les mots anglais gardent leur forme originelle en français. Réflexe frileux ou fétichisme anglicisant, on leur refuse la naturalisation. Vive Queneau, le campingue, le softouère et les compioutres !

L'identification traditionnelle entre langue et nation a de quoi faire sourire les Helvètes, mais ils n'en considèrent pas moins leur cas comme une exception. C'est l'inverse qui est vrai : la coïncidence entre frontières linguistiques et frontières politiques est rarissime pour ne pas dire impossible. Les marches de la monarchie élective de France sont pour le moins polyglottes et les dialectes allemands sont la langue maternelle de citoyens d'une dizaine des pays européens. Une «langue nationale» n'est rien d'autre qu'un patois qui a su s'imposer sur les autres, et en fait assez récemment : en 1880, moins de 20% des Français parlaient le français. Ce ne sont pas ses qualités intrinsèques qui ont fait du dialecte d'Ile-de-France la langue française, mais un long processus politique et militaire de domination.

Le latin et le grec ne sont pas des langues mortes, mais un état – en partie artificiellement recréé – d'une évolution continue. Elles ont continué à exister sous d'autres formes. Les langues ne meurent réellement que lorsqu'on tue ceux qui les parlent : le génocide indien en Amérique a fait disparaître des centaines de langues du patrimoine de l'humanité. Une vieille langue européenne, le yiddish, s'est pratiquement éteinte dans les chambres à gaz.

Pourtant la langue n'est pas un simple épiphénomène soumis aux aléas des impérialismes : elle résiste à toutes les tentatives volontaristes de la rénover ou de la modifier. La «novlangue» de *1984* est une intention, elle ne sera jamais une réalité, quoi qu'en dise Zinoviev. Mais qu'est-ce qu'une langue alors ? Pour la réponse, lire cette très accessible introduction aux grands principes de la linguistique contemporaine. Bibliographie élémentaire, glossaire, quelques cartes.

C. S.

Marina Yaguello
Catalogue des idées reçues sur la langue
Seuil, Point-virgule
1988, 157 p., Frs 8.90

Notre feuilleton littéraire :

Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment…).

La contrainte de l'épisode précédent était de faire débuter 26 paragraphes dans l'ordre alphabétique et de les faire se terminer dans l'ordre inverse, ce qui a été réussi avec une rare élégance. En route vers de nouveaux épisodes !

Chapitre cinquième

Debout Marlène !

Allons, dessaoule un peu !

Marlène émergeant de son coma se réveilla en les insultant, ces damnés despotes qu'étaient le capitaine Frank et Jimmy qui avaient l'outrecuidance de la tirer de ses rêvasseries.

Elle essaya de se mettre debout… avec peine ! la terre tournait.

Alors bon Dieu, Marlène, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Debout quoi ! Tu as oublié la réception de ce soir ?

Marlène finit par réussir à se mettre sur ses pieds. Les jambes lourdes, elle avait l'impression d'être un de ces forçats qui marchent en traînant un boulet. Dur, dur !…

Elle parvint à la cuisine, se mit la tête sous le robinet et but de l'eau à longues goulées avides. Là… ça faisait du bien !

Puis, tout à fait réveillée et commençant même à avoir une petite faim, elle ouvrit le frigo, cherchant quelque chose à se mettre sous la dent, mais finalement la raison l'emporta : «Attention à mon régime, se sermonna-t-elle, je tonne assez contre mes pantalons…»Puis elle courut se faire une beauté. En son miroir, elle fit son inspection : « Mon Dieu, ce teint et ce petit cratère, sur le bout du nez ! C'est affreux ! » L'alcool lui avait provoqué une irruption de boutons. « Oh, non, c'est la fin de tout ! Du bol si on me reconnaît… Dans le passé, je pouvais boire plus que ça sans que ça me fasse un effet pareil… Oh et puis zut ! Faisons table rase de tout cela. Après tout, ce n'est pas si grave, la foule ne se retournera pas sur mon passage… Ne soyons pas si esclave de ces petits riens, se gourmanda-t-elle, je ne suis tout de même pas trop à plaindre ! »

Elle alla chercher le capitaine Frank et Jimmy qui, pour tromper leur impatience, buvaient un verre en l'attendant. « Allons ! fainéants, debout, debout ! cria-t-elle joyeusement, ce soir nous allons dans le monde, capitaine vous êtes décent, mais toi Jimmy, va te changer ! » Il la regarda de bas en haut et lui dit : « Nous ne sommes pas invités d'honneur, ça ne sert donc à rien de leur en jeter plein la vue, soyons modestes, ça aura sûrement plus d'effet. »

« Tout à fait modestes, c'est ça, répondit-elle sceptique, avec toi c'est toujours la lutte pour arriver à te faire faire quelque chose, mais finalement tu as peut-être raison… Bon… mais aide-moi… regroupons quand même ces cadavres de bouteilles avant de nous en aller… des fois que le président et son épouse voudraient finir chez nous demain matin pour boire un dernier verre… Ils nous parleront de l'actualité internationale. Ce sera chouette ! Ce serait assez le genre, non ? »

« Ne t'énerve pas, Marlène, après tout, ce serait assez humain, ne me dis pas que tu manques souvent une occasion ! »

M. A. et C. G.
(A suivre)